

était interdite. Pendant cinq longues années, il ne fut occupé qu'à tirer de l'eau d'un puits très-profond et à tailler des arbres. Son maître n'était pas cruel : on le nourrissait bien, on le battait rarement ; et le maître, qui savait un peu de mauvais italien, lui faisait quelquefois l'honneur de s'entretenir avec lui. Il lui demandait, par exemple, si Buonaparte vivait toujours ; si ce n'était pas un géant d'une force extraordinaire : il remarquait très-religieusement que si Buonaparte ne se fût pas fait Musulman au Caire, il n'eût jamais été un héros si formidable, mais que Mahomet l'avait visiblement protégé.

Alopex ne pouvait plus supporter la malheureuse vie qu'il traînait en Afrique, et s'était décidé à se donner la mort, lorsqu'un Bédouin vint un jour le trouver en secret, et lui apprit que les Français venaient de se rendre maîtres d'Alger. Il lui promit de le tirer de servitude, et de le conduire au général français, pourvu qu'il s'engageât à lui faire remettre une forte récompense. Alopex promit tout ce que voulut le Bédouin.

Une nuit, à une heure convenue entre eux, Alopex le vit entrer dans le jardin, par une brèche qu'il avait pratiquée dans le mur ; et il suivit, non sans crainte, ce guide dans lequel il n'avait pas une parfaite confiance. Et cepen-

dant, après trois jours de marche par des chemins détournés, mais bien connus du Bédouin, ils se trouvèrent tous deux à Alger. Le général français fit donner une forte somme au Bédouin libérateur, et, mettant à profit les connaissances qu'Alopex avait acquises de la langue du pays, il lui confia un poste important et lucratif.

Je laisserai parler, à présent, Alopex lui-même :

« Dès que je me vis dans Alger, au milieu de mes compatriotes, je m'empressai d'écrire à ma femme, de lui retracer mes périls passés, de lui apprendre quelle était, après tant de malheurs, ma situation actuelle. Je lui demandais aussi, avec anxiété, des nouvelles de ma petite Ernestine, de notre fille bien-aimée, qui comptait à peine dix printemps quand je partis pour la Sicile.

« Ne recevant point de réponse, j'écrivis une seconde, une troisième fois. Tout bâtiment qui partait du port emportait une lettre de moi, ou pour ma femme, ou pour quelque ancien ami. Désespéré du silence et de mes amis, et surtout de ma femme, j'ai demandé, il y a deux mois, au général la permission de revenir à Paris. J'y suis depuis trois jours à la recherche de ma Pénélope. Mais quel changement s'est opéré dans la capitale ! La maison que j'occupais a été presque en entier reconstruite ; je n'ai retrouvé ni

l'ancien portier, ni les mêmes locataires. J'ai couru chez deux ou trois amis; ils étaient morts du choléra. Tu es le premier visage connu que j'aie rencontré depuis mon retour.»

Je le consolai par des paroles d'espérance, et lui promis bien de l'aider dans ses recherches. Mais je l'entendais toujours répéter entre ses dents : « Maudite Cornelia!... Comment, dans une ville policée, souffre-t-on des courtisanes! »

X.

La nuit était venue. Nous sortîmes, les derniers à peu près, des salons du restaurateur.

Déjà le gaz enflammé rayonnait de toutes parts. Les réverbères qui éclairaient la principale allée, les innombrables lumières placées sur les tréteaux des marchands ambulants, qui occupent, des deux côtés, les allées latérales, tout cela produisait une vive et brillante illumination qui se prolongeait au loin, et jusqu'où la vue pouvait s'étendre. Alopex aurait cru que ce jour-là c'était fête publique, si je ne lui eusse dit que tous les jours, à la même heure, ce spectacle se renouvelait.

Mais comme il fut douloureusement affecté de trouver, presque à chaque pas, au milieu de la foule bruyante qui circulait sur les trottoirs, des hommes, des femmes, des enfants en sales

haillons, qui imploraient la pitié publique, qui demandaient du pain; d'autres indigents, perclus de leurs membres, ou qui étalaient des plaies hideuses; des aveugles qui, à genoux sur de la paille, un vieux chapeau devant eux, chantaient d'une voix fausse et cassée des chansons d'amour, ou jouaient sur des violons criards d'antiques airs de danse. Oh! qu'ils font mal, qu'ils attristent, les accents de la joie, de la volupté, quand ils sortent de bouches d'où l'on ne s'attend à voir s'échapper que les gémissements de la misère ou les cris de la douleur! — M. de Belleyme, vous nous aviez promis de débarrasser à jamais la capitale de ces hordes de Parias, si incommodes et si dégoûtantes, qui pullulent sur nos places publiques, encombrant nos promenades. Pourquoi ne vous vois-je plus occuper une place dans l'exercice de laquelle vous aviez trouvé le secret de vous faire bénir!

Une maison d'une grande apparence, ou plutôt un hôtel fixa l'attention d'Alopex. La porte d'entrée était splendidement éclairée, ainsi que la longue suite des appartements du premier étage. De riches voitures en file sur le boulevard attendaient les opulents personnages dont on voyait les ombres se dessiner sur les grandes vitres des hautes croisées de l'hôtel. Je prévins

les questions d'Alopex en l'avertissant que c'était là une *maison de jeu*. « Là, du moins, lui dis-je, mon vieux camarade, c'est l'or des étrangers qui vient s'engouffrer; dans les autres, c'est l'or et souvent l'existence de nos concitoyens. Dans ces salons qui t'étonnent par leur éclat, tu ne trouverais que de riches voyageurs de toutes les nations : d'orgueilleux lords, par exemple, qui, pour se dérober, pendant quelques mois, aux brouillards de la Tamise, visitent annuellement Paris, et s'en retournent un peu plus légers de guinées; des ambassadeurs, des ministres de cours étrangères, nobles espions, revêtus de titres imposants, qui ont toujours à la bouche les noms *des rois leurs maîtres*. Sur les tapis verts de cette maison s'évaporent souvent, dans une seule soirée, leurs traitements de tout un semestre. Puis, ils font des dettes, et s'échappent quelquefois sans les payer. »

Alopex avait remarqué que l'un des côtés du boulevard (le côté du nord) était préféré à l'autre par la *bonne compagnie*, c'est-à-dire par les femmes qui ont des robes de soie et des châles de cachemire, et par les jeunes gens qui ont du linge plus fin, des moustaches mieux peignées. Je m'empressai de le conduire dans ce lieu de prédilection.

Déjà des femmes charmantes, dans les plus séduisantes toilettes, étaient assises à droite et à gauche, sous les arbres, et occupaient plusieurs rangs de chaises. Au milieu de l'allée se promenaient, leur lorgnon à la main, tous ces jeunes *dandys* que j'ai déjà signalés. La foule était si grande, que nous ne pouvions avancer qu'à pas lents. Si les femmes viennent se placer là pour être vues, examinées de la tête aux pieds, elles ne perdent pas leur temps; mais si c'est pour y respirer le frais de la nuit, elles s'abusent étrangement. Alopex m'avoua qu'il n'avait jamais éprouvé en Afrique une telle chaleur. L'atmosphère, au moment qui précède un orage, n'est pas chargée de vapeurs plus lourdes, plus étouffantes.

J'ai parlé des hommes qui se promènent là pour voir et être vus : j'aurais dû dire que pêle-mêle avec eux se trouvent aussi des promeneuses, aussi bien vêtues, mais peut-être avec un peu moins de goût que les grandes dames qui sont assises et prennent des glaces autour du café Tortoni. L'œil hardi, la parole haute, elles savent se faire jour dans les groupes les plus compactes, coudoient effrontément les hommes, leur sourient, quelquefois les prennent sous le bras, et les invitent à les suivre. Alopex, couvoyé plus d'une fois par elles, n'eut pas de peine

à deviner à quelle classe de la société elles appartenaient; quelles étaient, dans le monde, les importantes fonctions qu'elles s'étaient attribuées. Il s'étonnait de leur luxe, de leur audace, et surtout de leur grand nombre. « J'avoue, dis-je, que, depuis quelque temps, elles se sont remarquablement multipliées dans ce quartier-ci. C'est qu'elles ont été cruellement expulsées d'un palais qu'elles devaient regarder comme leur domaine, leur propriété. Force leur a été de refluer sur ce boulevard. Mais comme on doit les regretter dans le chef-lieu de leur industrie! Le Palais-Royal, sans filles publiques, est comme la cour de François I^{er} sans filles d'honneur, *un printemps sans roses.* »

Et Alopex de s'écrier :

« Ah! puisse-t-on les expulser non-seulement des promenades, mais de la capitale elle-même!

— Je le vois, Alopex, depuis le mauvais tour que t'a joué la signora Cornelia, tu gardes rancune à ces pauvres créatures, bien moins coupables pourtant qu'elles ne te le paraissent. La plupart ont été contraintes, soit par la misère, soit par quelques fâcheuses circonstances de leur vie, à prendre un métier qu'elles détestent peut-être.

— Oh! oui, qu'elles détestent : tu les con-

nais bien peu. » Et alors il me retrace toutes leurs perfidies, rappelle les crimes dont quelques-unes se rendent coupables. « C'est un goût inné pour le libertinage, c'est la mauvaise éducation qu'elles reçoivent dans les classes ignobles d'où elles sortent pour l'ordinaire, qui, dès leur adolescence, en font des êtres si dégradés, si méprisables... »

Il s'échauffait tellement dans ses diatribes; il réfutait avec tant d'ironie et quelquefois d'amertume, les réflexions toutes naturelles qui m'étaient d'abord échappées, que je me sentis piqué, et que, sans y avoir pensé, sans le vouloir, je devins l'avocat des courtisanes de Paris.

« Tu prétends, lui disais-je, qu'elles sont corrompues dès l'enfance. Eh bien, je t'avouerai que, pénétré d'une juste pitié pour quelques-unes que j'ai rencontrées sur mon chemin, je les ai interrogées, je leur ai demandé comment elles étaient descendues à ce degré d'abjection. Et de leurs réponses j'ai conclu qu'elles étaient plus à plaindre qu'à blâmer.

— Comme tu étais dupe! As-tu pu croire qu'elles te parlaient avec franchise, sincérité? Elles voulaient t'intéresser, voilà tout. C'était pour elles une jouissance d'abuser un homme grave, un homme à la parole honnête, dont elles n'attendaient pas des plaisirs, mais de l'or. Et

puis, sais-tu les interroger, toi? Il est un art de les faire parler que tu ignores. Crois-tu, par exemple, que cette grande fille qui passe là, près de nous, dont la parole est si hardie, les gestes indécents, voudrait nous faire accroire qu'un jour fut où l'honneur lui était cher, où elle était vertueuse et pure?... Parbleu! il me vient une idée. Rejoignons la belle. Tu aimes à observer: viens...»

Et aussitôt il hâte le pas pour atteindre la grande fille; et je le suivis en haussant les épaules. Elle nous avait déjà aperçus, et s'était arrêtée, devinant notre intention.

« Arrive donc plus vite, mon vieux, dit-elle en prenant le bras d'Alopex. J'ai bien vu, quand j'ai passé près de toi tout à l'heure, que tu ne me laisseras pas rentrer seule chez moi... Ah! tu as avec toi un ami, ajouta-t-elle en m'apercevant près d'Alopex. Tant mieux.... » Alopex l'interrompit: « Conduis-nous promptement chez toi, ma toute belle: nous avons peu de temps à te donner. Ta demeure est-elle éloignée? — Eh! non, cher ami; vois-tu, tout près de ce grand orme qu'ils ont épargné en juillet, une petite porte peinte en vert? Là est mon palais, le palais de Flore (c'est mon nom de guerre): en trois enjambées nous y serons... » Elle avait pris un bras d'Alopex; et moi, je marchais de

l'autre côté, un peu humilié de me trouver en telle compagnie.

XI.

La chambre où nous introduisit notre sirène était à l'entresol d'une assez belle maison, et elle était meublée avec assez d'élégance. Ce qui me fit voir que mademoiselle Flore tenait un rang distingué dans son *ordre*. Une lampe du dernier goût, placée sur un guéridon en acajou, jetait partout une vive clarté. Une guitare était suspendue aux murs ornés d'estampes bien encadrées. Sur une console à dessus de marbre on voyait un plateau couvert de carafes de liqueurs et de jolis verres en cristal. « Allons, dit Flore en jetant sur un canapé son châle et son chapeau, il ne faut rien entreprendre sans boire. » Et elle remplit de liqueur trois petits verres, et d'un seul trait en avale un en nous invitant à l'imiter. Puis elle se met à fredonner quelques lestes refrains de nos vaudevilles nouveaux. En contemplant cette espèce de bacchante, je commençai grandement à craindre pour le succès de la cause que, jusque-là, j'avais défendue. « Il n'est pas possible, me disais-je, qu'il reste dans cette âme-là une étincelle d'honneur. Une femme parvenue à ce degré d'impudence, d'audace, a dû se livrer au vice par goût.

Son état, loin de lui déplaire, est pour elle le bonheur; et pour le continuer, je pense qu'elle refuserait même une brillante fortune.»

Ennuyé de toute cette scène, bien plus tôt qu'Alopex qui commençait à trouver Flore très-séduisante, je dis d'un ton grave, impérieux : « Malheureuse fille, cesse de jouer un rôle qui m'est insupportable. Nous ne sommes point venus ici pour chercher de vains plaisirs, mais la vérité, si tu veux nous la dire. Promets-tu de répondre franchement à toutes nos questions? » Un nuage se répandit sur le visage de Flore : elle trembla de tous ses membres. « Quoi, dit-elle d'une voix humble, le préfet de police vous enverrait-il?... Je vous assure que je n'ai jamais fait du mal; que jamais, chez moi, aucun bruit, aucune dispute... » Je l'interrompis. « Rassure-toi, Flore : nous ne tenons en rien à l'autorité que tu parais tant redouter... Nous ne voulons que te bien connaître, que recevoir de toi une confession exacte, sincère. Tiens, dis-je en jetant sur la table une pièce d'or, nous récompensons d'avance la confiance que nous te demandons. » La sérénité reparut sur ses beaux traits. Ce n'était plus la courtisane audacieuse, la Messaline des boulevards : son masque était tombé. Elle nous considérait avec attention, avec intérêt. « Je le vois, dit-elle, vous êtes des ob-

servateurs, de ces philosophes qui, pour peindre les mœurs de notre temps dans leurs écrits, se glissent (mes compagnes m'en ont avertie) jusque dans les repaires du vice et de la débauche. Hé bien, je puis vous fournir un chapitre à l'ouvrage que vous méditez sans doute. Écoutez... » Puis, d'une voix altérée et presque gémissante : « Oh! si vous pouviez m'arracher à l'odieuse vie que je mène!.. » Elle avait levé les mains au ciel, et une larme roulait dans ses yeux.

Je regardai Alopex; il était interdit, ses yeux exprimaient la surprise, et presque le mécontentement.

Flore nous fit asseoir sur un large canapé, et se plaçant devant nous :

« Oui je vous dirai par quelles fatales circonstances je suis tombée dans l'abîme où vous me voyez plongée.

« Je suis née de parents honnêtes; mais à peine avais-je atteint ma huitième année, que mon père nous abandonna ma mère et moi. Je n'ai jamais su par quels motifs : avait-il à se plaindre de ma mère? elle était vertueuse, sensée, et belle encore.

« Ma mère prit un soin tout particulier de mon éducation : j'eus les meilleurs maîtres en tout

genre, et je fis d'étonnants progrès dans la musique, le chant et la danse. Peut-être ne songea-t-elle point assez à me faire instruire en des arts moins frivoles, plus utiles.

« Elle s'était résignée à de grands sacrifices pour me procurer des talents, pour faire de moi une fille aimable, intéressante. Il ne nous resta plus pour vivre qu'une très-petite rente sur l'état : elle sentit qu'il ne lui était plus possible de demeurer à Paris, et se décida à aller habiter une chétive maison qu'elle possédait encore dans un village à vingt lieues de la capitale. Il me fallut abandonner ce Paris qui m'était devenu plus cher depuis que j'étais entrée dans l'âge des passions. Que d'ennui j'éprouvai au milieu de ces villageois uniquement occupés d'intérêts matériels, et très-insensibles aux talents que je croyais posséder, dont j'avais été si fière !

« Je tombai assez dangereusement malade. Ma mère appela, pour me donner des soins, un jeune élève en médecine, qui était venu passer le temps des vacances près de son père, le plus riche habitant du village. La vue d'Adolphe (c'était son nom) me guérit bien plus que les remèdes qu'il me prescrivait ; car, je l'avouerai, je l'aimai bientôt avec passion, avec fureur. Nous parlions, pendant des heures entières, de Paris,

de ses promenades, de ses spectacles, de la liberté dont on y jouit : comme il peignait sous de séduisantes couleurs la douce vie qu'y peut mener une jeune femme lorsqu'elle a un peu de beauté, quelque esprit et des grâces. « Là, disait-il, elle sait se mettre au-dessus de ces sots préjugés qui asservissent la province. A-t-elle des talents ? elle est recherchée dans les meilleures sociétés ; on ne lui demande point ce qu'elle a été, ni quelle est encore sa conduite... » Il n'avait pas besoin d'employer toute cette éloquence pour m'exciter à quitter la maison de ma mère : j'y mourais de regrets et d'ennui.

« Le terme des vacances était arrivé. Il lui fallut retourner à Paris. Nous étions convenus que je ne tarderais pas à le suivre ; et, en effet, huit jours après, j'étais auprès de lui.

« Oh ! qu'elle passa rapidement l'année où je vécus avec mon Adolphe dans la plus douce intimité ! il était si empressé, si tendre ; il prévenait tous mes goûts, et même mes fantaisies !

« Adolphe avait fini tous ses cours ; il était reçu docteur. Son père, qui voulait le forcer à revenir dans son pays, ne lui envoya plus d'argent ; et nous commençâmes à sentir des besoins dans notre petit ménage.

« Ce fut dans ces pénibles circonstances qu'on

lui proposa une place de médecin dans un régiment que l'on expédiait aux îles : il accepta. Le cruel ! il eut le courage de m'abandonner. Il m'avait laissé, il est vrai, assez d'argent pour vivre avec économie pendant une année ; et il ne pensait pas que son voyage fût de plus longue durée.

« Mais, soit que je ne fusse pas économe, soit qu'Adolphe eût mal calculé mes dépenses présumées, six mois s'étaient à peine écoulés depuis son départ que je me trouvai sans ressources. Je vendis d'abord quelques bijoux, et ensuite les meubles qui m'étaient le moins nécessaires. Une dame qui demeurait dans notre maison s'aperçut de ma détresse, et me proposa de venir vivre avec elle. Je n'avais garde de refuser ; mais je me repentis bientôt quand je me trouvai dans la société qui, chaque soir, se réunissait chez elle. C'étaient, et je n'eus bientôt plus aucun doute à ce sujet, des joueurs déterminés ou plutôt des escrocs, une troupe de libertins de tout âge, mais de classes riches et distinguées. »

Ici Flore nous raconta, presque en gémissant, comment, par les conseils et l'exemple de cette abominable femme, elle avait successivement passé dans les bras d'un conseiller d'état, d'un banquier, de quelques jeunes pairs ; comment,

abandonnée bientôt par ces amants de quelques jours, elle avait été obligée d'en aller chercher de nouveaux, tous les soirs, dans les promenades publiques ; comment, dans cet infâme métier, elle avait acquis une espèce de célébrité, de la vogue, et, sinon de la fortune, quelque aisance.

(M. Paul de Kock et vous tous, successeurs et imitateurs de notre grand romancier Pigault-Lebrun, je vous retracerai, si vous le désirez, toutes les scènes plus que galantes, les scènes ignobles, indécentes, qu'elle fit passer sous nos yeux. Vous pourrez, mieux que je ne le ferais, les reproduire dans le premier roman qu'enfantera votre fécond génie.)

Flore termina ainsi un récit qui paraîtra peut-être un peu long, quoique je l'aie beaucoup abrégé :

« Mes chers philosophes, accablez-moi à présent de réprimandes, d'insultes même. Dites-moi que j'aurais dû retourner près de ma mère, plutôt que de me consacrer à la vie la plus abjecte. Hélas ! si j'ai failli, j'en suis cruellement punie ! Des hommes qui ne m'inspirent que du dégoût et souvent de la haine, que mon cœur et mes sens repoussent indignés, il me faut les accabler de caresses, il me faut feindre la joie, le bonheur,

quand mon âme est déchirée d'inquiétude et de remords. Cruel Adolphe ! tu es la première cause de mes peines, de mes continuels tourments. Et pourtant, si tu revenais, si je te revoyais encore, j'irais te demander de me reprendre, non plus comme une compagne, mais comme une servante, la plus humble des esclaves. Pourrais-tu refuser les services de cette *Ernestine* que tu appelais l'âme de ta vie, ta maîtresse adorée!.. »

A ce nom d'*Ernestine*, Alopex leva la tête, comme s'il fût sorti d'un songe.

« Quoi ! vous vous appelez Ernestine ? »

— C'est mon véritable nom. Mes compagnes m'ont donné celui de Flore.

— Et le nom de votre mère, quel est-il ?

— Aloïse de Valincourt. »

Alopex, se levant brusquement, s'écria :

— « Tu es ma fille !... et c'est ici que je te retrouve ! »

Il se couvrit les yeux de ses deux mains, et, dans une extrême agitation, il parcourait rapidement la chambre.

Bientôt il reprit, du moins en apparence, son calme accoutumé ; et, revenant vers sa fille, il lui saisit le bras.

« Viens, suis-moi, Ernestine. Je ne veux pas que tu restes une nuit de plus dans ce lieu in-

SUR LES BOULEVARTS DU NORD. 107
fame. Demain nous partirons, nous irons rejoindre ma chère Aloïse qui, sans doute, te pleure et t'appelle. »

Permettez, lecteur, que ce soit ici la fin de mon long article et de mon petit voyage.

..... Longæ finis chartæque viæque !

AMAURY DUVAL.

¹ Horat., lib. 1 sat. v, in fine.

